

## AGRICULTURE URBAINE

# Les citadins, en quête de la terre nourricière perdue



**Malgré l'engouement confirmé le 3 novembre par la proclamation des 33 lauréats du concours municipal des Parisculteurs, l'agriculture urbaine divise: faut-il y voir une voie royale vers la ville durable? Ou s'alarmer des risques pour les consommateurs, voire pour la survie de l'agriculture des champs?**

**A**vec l'augmentation accélérée de la population urbaine – 80% des Européens et des Nord-Américains vivront en ville en 2050, selon l'Organisation des Nations unies –, l'approvisionnement alimentaire des citadins est devenu une préoccupation forte pour les collectivités territoriales engagées dans une démarche de développement durable. L'agriculture urbaine contribue-t-elle à relever ce défi? S'agit-il au contraire d'une mode contre-productive pour l'agriculture classique, et risquée sur le plan sanitaire?

### Un phénomène mondial

Derrière l'expression en vogue se cache en réalité une pratique qui ne date pas d'hier. En effet, les jardins familiaux existent depuis plus de cent cinquante ans. Ainsi, au XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des cités disposaient de zones maraîchères, le plus souvent en périphérie de leur territoire. Lors des journées techniques 2016 de l'institut technique de l'horticulture Astredhor, Éric Duchemin,

professeur à l'université du Québec de Montréal, a rappelé que ces pratiques contemporaines étaient nées dans les années 1970, à la suite de mouvements de citoyens désireux de faire face à la crise économique en s'appropriant des friches urbaines pour nourrir leurs familles. Depuis, l'agriculture urbaine a pris des formes extrêmement diversifiées: jardins individuels ou partagés; potagers ou fermes urbaines; au sol, sur les balcons ou sur les toits; à vocation sociale ou pédagogique; avec ou sans but lucratif... L'étude réalisée en 2015 par l'Astredhor a montré l'ampleur du phénomène à travers l'analyse d'une soixantaine de projets en Amérique du Nord, d'autant en Europe et de près de 200 initiatives en Asie. La culture de légumes, de plantes aromatiques et condimentaires est parfois complétée par la production de plantes ornementales, de fruits, de miel, de champignons, voire de poissons pour les systèmes aquaponiques. « Ces projets sont présentés comme l'une des solutions pour intégrer une économie circulaire en



« Arrêtons de croire à la recette miracle pour sauver le monde »

LAURE PLANCHAIS, paysagiste, lauréate du grand prix national du Paysage en 2012

« C'est le sujet à la mode, traité dans toute la presse, jusque dans le journal du CNRS. Un tel phénomène interroge, d'autant qu'on attribue à l'agriculture urbaine des vertus miraculeuses : création de lien social, production alimentaire, réduction de la pollution, contribution aux corridors écologiques et à la lutte contre le réchauffement... Ce discours simpliste passe à côté de plusieurs questions essentielles à recontextualiser. Le problème de la faim ne se pose pas en France comme à Détroit, souvent cité en référence. Et la question de la proximité de production doit aussi interroger nos habits alimentaires. Cessons d'opposer les "affreux méchants de l'agricul-

ture intensive" aux promoteurs "vertueux" de techniques hydroponiques ou aéronautiques héritées de l'agriculture productiviste ! Au vu des nombreux délaissés aux portes des villes, les productions urbaines apparaissent comme un acharnement mal placé. Sans compter la capacité des cultures en ville de stocker les métaux lourds issus des gaz d'échappement ou des sols pollués. Oui au jardinage et à la convivialité ! Mais ne confondons pas cette pratique avec l'agriculture qui est un véritable métier. Les amalgames sémantiques favorisés par les effets de mode doivent nous inviter à un travail pédagogique qui commence par le choix des mots justes. »

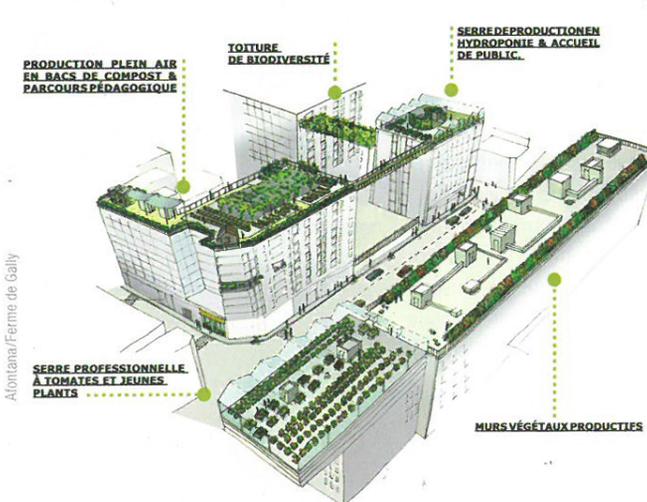


« Coconstruisons un écosystème avec les agriculteurs »

XAVIER LAUREAU, PDG des Jardins de Gally, auteur des 101 mots de l'agriculture urbaine à l'usage de tous

« Au moment où nous parlons d'agriculture urbaine, la production vivrière francilienne poursuit son déclin galopant, tandis qu'une étude prospective sur la région de Bruxelles montre un potentiel de 2000 à 5000 créations d'emploi. Ce grand écart pose la question de la viabilité économique durable d'une activité qui développe des approches à la fois *low tech* et *high tech*, dont les coûts d'aménagement peuvent varier entre 10 et 2000 euros par mètre carré, et qui désigne à la fois un loisir, des pratiques participatives et une filière industrielle. Avec leur cellule agriculture urbaine et leur bureau d'études, Les Jardins de Gally cherchent à contri-

buer à ce renouveau en partageant deux expériences : une ancienne friche réhabilitée où nous associons la location de jardins familiaux et une ferme de démonstration de techniques hors sol ; un projet urbain de paysage comestible, mené avec le laboratoire d'urbanisme agricole. À partir d'une expérience de producteur, de concepteur, de gestionnaire de jardins, et même de commerçant en fruits et légumes, j'identifie plusieurs conditions pour créer une vraie filière : la coconstruction avec les agriculteurs, la formation des acteurs, l'intégration dans un écosystème vertueux associant l'énergie, le substrat et l'insertion professionnelle. »



À GAUCHE, PARIS. « Les toits Didot » de la Ferme de Gally, un des 33 lauréats des Parisculteurs.

À DROITE, BUFFALO (ÉTATS-UNIS). Une version high tech et hors sol de l'agriculture urbaine.

milieu urbain, un système d'échange et de production fondé sur l'optimisation des ressources, la réduction des impacts environnementaux et le développement du bien-être des individus», précise Guillaume-Morel Chevillet, chargé de mission agriculture urbaine à l'Astredhor. Les promoteurs de cette activité soulignent aussi le bilan économique avantageux grâce à des marges plus intéressantes et à de nouvelles formes d'emploi en ville. Ils mettent également en avant la valorisation d'une partie des déchets organiques produits par la cité dans ●●●

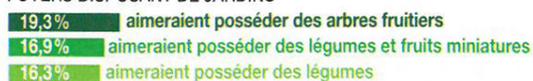
« L'étude Astredhor évoque l'opportunité de faire valoir les compétences des professionnels en création variétale, en conception, en mise en œuvre et en gestion de nouvelles formes de végétalisation »

## Une demande massive

Les attentes du public stimulent l'intérêt des professionnels pour un marché émergent.

L'étude publiée au début de cette année par l'institut technique de l'horticulture Astredhor a quantifié la demande de la société vis-à-vis d'une activité que l'organisation mondiale pour l'agriculture et l'alimentation a définie en ces termes: l'ensemble des pratiques agricoles dans les villes et autour des villes qui utilisent des ressources (terre, eau, énergie, main-d'œuvre) pouvant également servir à d'autres usages pour satisfaire les besoins de la population citadine.

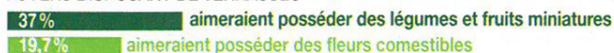
### FOYERS DISPOSANT DE JARDINS



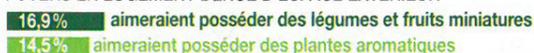
### FOYERS DISPOSANT DE BALCONS



### FOYERS DISPOSANT DE TERRASSES



### FOYERS EN LOGEMENT DÉNUÉ D'ESPACE EXTÉRIEUR

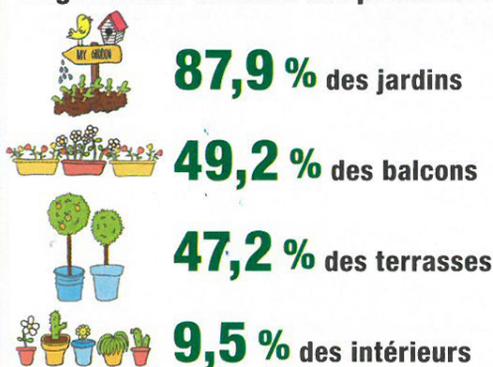


Source : Astredhor.

**65,8%** des foyers habitant en ville

se sont procurés au moins une fois dans l'année un végétal provenant de l'agriculture urbaine

L'agriculture urbaine est présente dans...



●●● les supports de culture, contribuant ainsi à ce que l'on appelle le métabolisme de la ville. Ces déchets sont estimés par l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe) à 46,4 millions de tonnes en France en 2015 (hors agriculture et sylviculture).

### Horticulture plus qu'agriculture

Les fermes urbaines contribuent à la régulation des eaux pluviales et disposent, pour les techniques les plus avancées, de procédés permettant le recyclage de la majeure partie de l'eau utilisée en production. D'aucuns voient aussi dans le développement de l'agriculture urbaine un moyen de diversifier et d'augmenter encore la présence du végétal en ville – dont les services écosystémiques ne sont plus à démontrer –, mais aussi de valoriser des surfaces minérales auparavant inexploitées: friches urbaines, toitures, sous-sols, etc. L'étude Astredhor évoque aussi l'opportunité pour la filière de l'horticulture et du paysage de rebondir en faisant valoir ses compétences dans des domaines tels que la création variétale, l'élaboration d'itinéraires techniques complexes, la conception, la mise en œuvre et la gestion de nouvelles formes de végétalisation. L'agriculture urbaine suscite néanmoins des inquiétudes, voire des doutes, sur son intérêt et sa pérennité. Les denrées produites en ville

sont-elles vraiment sans danger pour la santé humaine, en particulier celles qui proviennent d'un sol et d'une atmosphère pollués? Comment développer des solutions rentables sur le plan économique lorsqu'on constate que les systèmes les plus productifs impliquent souvent l'utilisation de hautes technologies? Cette forme de production ne se fait-elle pas au détriment de l'agriculture «classique» qui traverse déjà de nombreuses crises? Gilles Galopin, enseignant chercheur à AgroCampus Ouest Angers, donne un éclairage intéressant. Pour lui, une approche holistique de la question passerait en premier lieu par le remplacement du terme agriculture urbaine par celui d'horticulture urbaine. «Sous toutes ses formes, de l'espace vert au jardin, public ou privé, de la production alimentaire à l'ornement, la végétalisation dans la ville rend de nombreux services à l'homme, sociaux, écologiques, économiques. Des intérêts si interconnectés que chercher à les différencier n'aurait pas de sens. N'est-ce pas la définition même du jardin (*hortus*), dans lequel nous sommes, où nous nous sentons acteurs; un élément de lien social intergénérationnel, un pied à la terre et à la nature, indispensable à notre équilibre, intégré à notre vie par sa proximité géographique, un rappel permanent des valeurs de nature?» ■

Yaël Haddad et Laurent Miguet